

MESSÉNIENNE

SUR LA MORT

DE S. M. LOUIS XVIII.



MESSÉNIENNE

SUR LA MORT

DE S. M. LOUIS XVIII.

LIBRARY

1800

DE S. M. LOUIS XVIII.

pppl B0345/7

# MESSENIENNE

SUR LA MORT

## DE S. M. LOUIS XVIII,

MORT A PARIS LE 16 SEPTEMBRE 1824;

PAR M. L. J. A.....

Un Fils de saint Louis vient de monter au Ciel.



TOULOUSE,

IMPRIMERIE DE F. VIEUSSEUX, RUE SAINT-ROME.

24 Septembre 1824



MESSEVENNE

DE LA MORT

DE S. M. LOUIS XVIII.

MORT A PARIS LE 10 SEPTEMBRE 1793

PAR M. L. J. A...

DE LA MORT DE S. M. LOUIS XVIII.



TOULOUSE

IMPRIMERIE DE A. VIGNON, RUE SAINT-JOMME

de Toulouse, 1793



## Avertissement.

---

LA perte que vient de faire la France est trop grande pour n'être pas vivement sentie; les Français furent toujours sensibles à la mort d'un Bourbon. Pour moi, que ma grande jeunesse avait jusqu'ici éloigné du malheur de voir mourir un Roi, je n'ai pu, comme tous les bons Français, apprendre cette nouvelle sans une vive émotion et une grande douleur. Mon cœur qui, dès mes plus jeunes ans, soupira pour la Famille légitime de nos Rois, n'a pu se refuser à m'inspirer le désir de déposer quelques fleurs sur le tombeau du Père des Français, dussent-elles bientôt se flétrir!

S'il est des lecteurs assez indulgens pour jeter les yeux sur mon ouvrage, je les prie d'avoir, à mon égard, un peu d'indulgence, tant à cause de mon jeune âge, qu'à cause

de la célérité avec laquelle je l'ai écrit, pour ne pas laisser échapper une occasion après laquelle je serais, peut-être, jugé avec encore plus de sévérité. Au reste, si mes vers ne sont pas assez dignes du sujet, si le lecteur rejette mon premier ouvrage; je me consolerais dans les sentimens qui me l'ont dicté et qui me seront toujours chers.

**VIVENT LES BOURBONS!**

# MESSÉNIENNE

SUR LA MORT

## DE LOUIS XVIII.

---

ESPÉRONS et prions.... Peuple, au pied de l'autel,  
Accours, viens apporter ton ardente prière ;  
Humblement prosterné, le front dans la poussière,  
Sur des ailes de feu fais voler jusqu'au ciel  
    Tes soupirs et ton saint hommage,  
    Comme un encens, dont le nuage,  
Mollement balancé, monte au trône éternel.

Espérons et prions... Prions, l'auguste tête,  
Que ne courbèrent point les autans furieux,  
    Ni les efforts de la tempête ;  
Le Roi qu'à nos soupirs accordèrent les cieux,  
    Hélas ! Français, pour nous punir,  
    Jaloux du bonheur paisible  
Où se berce sans crainte un orgueil insensible,  
    Ces mêmes cieux vont le ravir.

Mais, Français, espérons, souvent par leurs prières,  
    Sur le destin de leurs Rois,  
Changeant l'arrêt des cieux, nous savons que nos pères  
    Virent dissiper leurs effrois.

Quoi ! déjà , vous pleurez , Français toujours fidèles ,  
Vous pleurez ! ah ! plutôt que sur ses saintes ailes  
Votre humble voix monte aux pieds du Seigneur ,  
Vous êtes son cher peuple , il le protège , il l'aime ,  
Priez , priez , il l'a promis lui-même ,  
La prière toujours eut accès dans son cœur.

A vos tendres soupirs , à vos pieux accents ,  
Le Dieu de saint Louis , protecteur de la France ,  
Va rendre , dans sa clémence ,  
Un prince à ses sujets , un père à ses enfans.

Je disais : et la nuit me couvrant de ses voiles ,  
Avec elle emporta la lune et les étoiles ,  
L'aurore reparut ; et moi , rempli d'espoir ,  
Je m'occupais encor de mes pensers du soir ;  
Je priais avec confiance ,  
Du Ciel j'implorais le secours ;  
Et pour Louis , et pour la France ,  
J'allais lui demander d'ajouter d'heureux jours.

---

Quel son lugubre me réveille !

Quels accens frappent mon oreille !

Quels sinistres pensers s'élèvent dans mon cœur !

Est-ce le cri d'espoir , ou le cri de douleur ?

Oh ! je n'en puis douter , trop fatale nouvelle !

Il n'est plus ! il n'est plus ! le père des Français ,

Ce Roi dont la gloire est si belle ,

Ce Roi qui nous rendit la paix.

Au murmure plaintif, dont la cloche fatale  
 Répète les accens à la céleste tour,  
 Aux sons, abandonnés et repris tour-à-tour,  
 Que sépare sans cesse un lugubre intervalle;  
 A ces clairons muets, à ces armes pendantes,  
 A ces tristes regards des fidèles soldats,  
 Au crêpe qui se mêle aux enseignes flottantes,  
 Qui couvre leur épée et décore leur bras;  
 Je l'ai lu, malheureux ! mon déplorable sort.  
 Hier, hélas ! le Français, il espérait encore,  
 Il doutait... Sur ses jours est passée une aurore,  
 Et le voilà qui pleure, en disant : *Il est mort !*

Il est mort, ô douleur ! sa grandeur, ses vertus,  
 N'ont donc pu l'arracher à la mort parricide !  
 Elle a frappé Louis de sa main homicide,  
 Pleurez, pleurez, Français, votre père n'est plus !

O Louis, que long-tems appellèrent nos vœux,  
 Et que le Ciel, dans sa clémence,  
 Comme un brillant soleil fit luire sur la France,  
 Ton nom sera béni de nos derniers neveux.

Dans un noir tourbillon emporté par l'orage,  
 Loin de nous tu trouvas l'exil et les malheurs;  
 Les malheureux Français, dans un accès de rage,  
 Sur toi versaient alors la coupe des douleurs !  
 Sur un Roi dont la vie était tout innocente,  
 Aveuglés par l'erreur, ils levèrent leur main,  
 Mais aussi, pour le prix de l'arrêt inhumain,  
 Le Ciel les a courbés dessous sa main pesante.

Sous les plus infâmes tyrans ,  
Malheureux ! ils gémissent ,  
Ils invoquaient ton nom , hélas ! ils t'attendirent  
Encore bien long-tems.  
Comme un astre propice , au sein de la tempête ,  
Tu vins enfin frapper nos yeux ,  
Courbé par le malheur , tu relevas ta tête ,  
Et montras ton front radieux.

Terre des exilés , Albion , gloire à toi !  
Parmi les nations lève ta tête altière ,  
Tu reçus dans ton sein les sujets et le Roi ,  
Tu conservas les fils , tu conservas le père ;  
Poursuis , accomplis tes desseins ,  
A l'honneur sois toujours fidèle ,  
Prête au Roi malheureux tes soldats et tes mains ,  
Tu la peux obtenir une gloire si belle !

Mais déjà , sous leurs pas nos plages retentissent ,  
Le clairon , le tambour , les chevaux qui hennissent ,  
De la reine des mers m'annoncent le secours :  
Usurpateur cruel , fuis , tremble pour tes jours !  
Wellington !!! Waterloo !! je cherche en vain sa trace ,  
L'astre qui brillait à nos yeux  
A fui comme l'éclair qui se perd dans l'espace ,  
Et dont les pâles feux n'éclairent plus les cieux.

Viens , Fils de saint Louis , au trône des aïeux ,  
O le Roi Désiré ! le Français qui t'appelle ,  
A son Roi légitime , à son culte fidèle ,  
Croira te recevoir des cieux.

Sur le trône où cet aigle immonde ,  
Souillé des dépouilles du monde ,  
Altéré de meurtre et de sang ,  
Sur sa triste victime assouvissant sa rage ,  
Et de son bec avide en déchirant le flanc ,  
S'endormait de plaisir au milieu du carnage ;  
A peine on te vit accourir ,  
A l'instant , merveilleux prodige !  
On vit , des lis la vieille tige  
Se relever et reflleurir.

Tu régnais , et déjà , la discorde inhumaine  
Fuyant avec tous ses poisons ,  
Dans sa demeure souterraine  
Avait caché ses noirs brandons.

Du tendre nom d'enfans tu nommais tes sujets ,  
Ils t'aimaient , t'adoraient , dans leur vive allégresse ,  
Comme auprès de leur père , et sûrs de ta tendresse ,  
Tu voyais près de toi voler tous les Français.  
Ah ! puisses-tu long-temps , ignorant la tristesse ,  
Faire notre bonheur , nous gouverner en paix.

Mais , vains souhaits ! prières inutiles !  
Il se meurt ! il est mort ! il a frappé , l'instant  
Qui le rappelle aux froids asiles ,  
Le Français à sa mort ne répond qu'en pleurant.

Tel , aux champs que le Nil féconde ,  
Berceau des sages et des rois ,  
Qui donnèrent jadis au monde  
Et leurs inventions et leurs lois ;

Il fut un Roi puissant , fameux par ses victoires ,  
 Fameux par son grand nom , mais plus par ses bienfaits ;  
 Conquérant , il voulut acquérir d'autres gloires ,  
 Il aima ses sujets , il régna par la paix.  
 Sa mort fut un malheur pour ses sujets fidèles ,  
 Ils l'aimaient , et leurs cœurs le plainquirent long-temps ,  
 Avec un morne effroi , les vieillards , les enfans ,  
 Apprirent en tremblant ces funestes nouvelles.

Pleurons le Roi de la patrie ,  
 Oui , pleurons-le , Français , il nous chérissait tous ,  
 Louis eût su donner sa vie  
 Pour sauver ses enfans , et qui l'était ? C'est nous.  
 Sur son tombeau versons nos larmes ,  
 Peuple accourez , au son de l'airain résonnant ,  
 Soldats , venez , courbez vos armes ,  
 Venez tous au tombeau , le temple vous attend.

Oh ! si j'osais , mêlant la joie à la tristesse ,  
 Faire dire à ma lyre un chant moins douloureux ,  
 Si j'osais , transporté d'une sainte allégresse ,  
 Chanter du grand Louis le trépas glorieux ;  
 Je vous dirais , ô vous qui portez la couronne ,  
 Venez d'un Roi chrétien voir le dernier soupir :  
 Quand la grandeur les abandonne  
 Les Fils de saint Louis enseignent à mourir.

Près de ce lit en deuil , quand régner les alarmes ,  
 Quand , saisis d'un effroi morne et silencieux ,  
 Les princes , les sujets , laissent couler leurs larmes :  
 Contemplez-le , ce roi sage et religieux ,  
 Comme aux jours de l'exil , comme aux jours du malheur ,

Il sait se résigner, et d'un courage ferme,  
Il le voit approcher, le redoutable terme,  
Il l'attend, et paraît ignorer sa douleur.

Mais déjà la sévère histoire  
Orne ses pages de son nom,  
Que dira-t-elle d'un Bourbon ?  
Religion, sagesse et gloire.  
Heureux Français ! De tous nos Rois,  
La clémence est le beau partage,  
De leur sceptre jamais on ne sentit le poids,  
Avec le trône, ils ont nos cœurs pour héritage.

---

Ciel ! que va devenir le royaume des lis !  
Allons-nous voir sur nous retomber l'anarchie !  
Perdrons-nous, pour toujours, les Fils de saint Louis,  
En celui qui sauva la vieille monarchie !  
Nè craignons point pour eux un éternel trépas,  
Cette tige des lis toujours se renouvelle,  
Pour des cœurs, nés français, elle n'est pas nouvelle  
Cette belle devise, oh ! *Le Roi ne meurt pas !*

En vain, sur les Bourbons, votre rage cruelle,  
    Perfides, veut se déchaîner ;  
Oui, c'est en vain, leur race est immortelle,  
Et doit sur les Français encor long-temps régner.

Comme un chêne, vieilli par le courant des âges,  
Qui vit naître et tomber les générations,  
Seul, debout, méprisant la fureur des orages,  
Ne courbe point sa tête au poids des aquilons.

Tel, de la royauté l'arbre divin s'élève,  
 Il méprise l'orage et le courroux du sort,  
 Malgré l'effet des vents sa tige se relève,  
 Et ne redoute point les dangers, ni la mort.

Tout au tour de ce lit que le deuil environne,  
 Sont, *le Fils de son choix* et l'Héritier du trône,  
 Qui versent à la fois des pleurs sur deux tombeaux;  
 L'Orpheline du temple, et le Fils de l'Europe,  
 Et la Mère des Rois, Fille de Parthénope;  
 Et Bourbon, l'héritier de tant de grands héros.  
 Approchez, chers enfans, approchez votre père,  
 Il vous aime toujours; avant que de mourir,  
 Il veut, au ciel pour vous adresser sa prière,  
 Et son bras défaillant veut encor vous bénir;  
 Vous pressant sur son sein, il vous a dit: *Adieu!*  
 Allez en paix, quittez cette couche mortelle,  
 Vous, son Frère, à son trône un devoir vous appelle,  
 Louis n'est plus du monde, il s'envole vers Dieu.

Bientôt, en ces demeures sombres,  
 De la mort séjour spacieux,  
 Il ira voir les pâles ombres  
 De tous ses illustres aïeux;  
 Hélas! ils n'y sont plus, les héros de la France,  
 Leur cendre a disparu par un revers du sort,  
 L'aveugle erreur et la démence  
 Ont dépouillé l'asile de la mort!  
 O Louis, avant d'y descendre,  
 De ton frère martyr ta main y mit la cendre,  
 Tu rétablis le trône ainsi que les tombeaux,  
 Mais, il t'y précéda, l'héritier des héros,

Ce prince, dont la vie eut à peine une aurore ,  
Qui fut cher aux Français , et qu'ils pleurent encore.

Ouvre-lui, Saint-Denis , tes caveaux souterrains ,  
Reçois, reçois Louis dans sa modeste bière ,  
Mais attends ; le Français veut , de ses nobles mains ,  
Graver de son bon Roi le nom sur l'humble pierre ;  
Il veut , éternisant ses vertus et sa gloire ,

De son amour et de ses vœux

Conserver la mémoire

A ses derniers neveux.

« Pour notre amour , ô Louis , tu n'es plus !  
» Console-toi , du moins , car le Ciel te rappelle ,  
» Quand tu viens d'acquérir une gloire nouvelle  
» Par ta sagesse et tes vertus.

» Dans la fortune ainsi que le malheur ,  
» Tu fus toujours l'amour de ta patrie ,  
» On t'admirait ; et quelle belle vie !  
» Que ne troubla jamais l'excès de la douleur !

» A ses enfans il redira ton nom ,  
» Le vieillard qui vit ta clémence :  
» Chez nos derniers neveux on te verra chérir ,  
» Par ta mort , ô Louis , on apprend à mourir ;  
» Elle fut sainte , et l'on répète en France :  
» *Mourir comme un Bourbon.*

» Cieux , recevez dans votre enceinte  
» Le digne FILS de saint Louis ,  
» Du haut de la demeure sainte  
» Il veillera sur le trône des LIS. »

FIN.

Ce prince, dont la vie est un jour que envoie,  
 Qui fut élu aux Français, et d'un pieux sort  
 Ouvre son sein à Dieu, ses vœux et ses prières  
 Il voit, reçoit, et dans son sein se fait  
 Mais attend, le Français veut, de ses nobles mains  
 Gagner de son bon Roi le sein sur l'humaine terre  
 Il veut, et maintenant se voit en l'air  
 Le son amour est de ses vœux et de ses  
 Cœurs, et de sa main, et de sa main  
 A ses derniers vœux, et de sa main

« Pour notre amour, ô Louis, in à es plus  
 Console-toi, du moins, car le Ciel te rappelle  
 Quant tu viendras, ton cœur et ton



« A ses vœux il redit son nom  
 « La victoire qui va te clémence  
 « Car nos derniers vœux on te vers chère  
 « Par ta main, ô Louis, on apprend à mourir  
 « Elle fut sainte, et son règne en France  
 « Mourir comme un Bourbon  
 « Cieux, recevez dans votre enceinte  
 « Le digne Fils de saint Louis  
 « Et haut de la demeure sainte  
 « Et veillez sur le trône des Français

8